

# Les incertitudes du féminin

*Françoise Rey,*

*Journées « Du Féminin », Fort de France, 14 -15 juin 2008*

En préambule à ce travail, je voulais vous faire part d'une préoccupation que j'avais eue en réfléchissant à ce que j'allais vous dire sur cette question féminine si difficile à conceptualiser.

Ma préoccupation était de ne pas venir plaquer, chez vous, un savoir, en Martinique où les modalités historiques et culturelles pourraient s'avérer éloignées des nôtres (je dis bien pourraient). Même si depuis notre premier voyage aux Antilles, l'essentiel a porté pour nous (d'ailleurs avec grande joie) sur l'histoire et la littérature aux Antilles. Et puis j'ai parcouru un travail de Jeanne Wiltord (paru dans le bulletin de l'Association Freudienne) où, en 1992 à la Maison de l'Amérique Latine, elle-même mettait en garde ses collègues sur le fait que la psychanalyse avait été importée ici en Martinique comme savoir constitué, qu'elle n'était pas venue prendre place comme production interne.

Depuis ce temps on peut se rendre compte avec vos travaux qu'il y a une véritable élaboration interne maintenant, une manière particulière de traiter les problèmes que vous pose votre clinique. A ce propos, je voulais reprendre une formulation de Charles Melman dans un recueil qui, à mon avis, vous intéressera : «Entretiens à Bogota » lorsque Charles Melman est allé en Colombie en Août 2004: il dit « une situation historique ou une situation culturelle donnée aboutit à un traitement différent de ce que la psychanalyse appelle la castration » ; il dit plus loin « il y a un abord collectif du problème de la castration ». Il le dit d'ailleurs aussi pour le refoulement. C'est-à-dire que la castration en tant que marque de notre fonctionnement psychique, c'est-à-dire notre rapport au monde, au sexe, à la langue est fonction de l'histoire et de la culture dans laquelle nous vivons. On peut le dire encore autrement : l'expression de notre désir est contingent du lieu où nous vivons, du père que nous avons eu en ce lieu. Quels seraient les éléments du féminin à dégager en liaison avec les

repérages qui ont été faits et ceux encore à faire de l'expression de la castration en Martinique. Voilà une question qu'il faudrait mettre au travail tous ensemble.

Ceci dit, qu'est-ce qui dans cette question du féminin relèverait de points, de structures, je dirais, universelles ?

Je suis partie, comme d'habitude, de ce qui dans la théorisation de Freud reste irremplaçable. Vous savez ces deux textes de 1931 et 1933 sur la féminité (La Vie Sexuelle, Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse).

Freud ne peut pas catégoriser le féminin. Ni au regard du masculin, ni au regard de l'anatomie, ni au regard de l'actif et du passif. Pas plus au regard des discours, les féministes elles-mêmes n'arrivent pas à donner un véritable statut au féminin et les discours ambiants qui lancent des signifiants tels que l'égalité homme-femme par exemple ne peuvent eux-mêmes caractériser le féminin. Ceci étant nous sommes dans un contexte historique et dans le mouvement des idées qui consiste à chercher une identité féminine, puisque jusque là l'ordre symbolique donnait des places différentes aux hommes et aux femmes ; cet ordre symbolique s'ordonnait autour de la référence phallique et cela ne nécessitait aucune reconnaissance identitaire, qu'il soit homme ou femme, à chacun sa place, la subjectivité n'entrait pas en ligne de compte. C'est la montée de l'individualisme qui pousse à chercher les éléments d'une identité. Ce sont peut-être ces mêmes prescriptions identitaires qui nous obligent, nous, psychanalystes, après Freud et Lacan à nous remettre au travail sur cette question.

Donc Freud ne peut pas conceptualiser le féminin. Charles Melman dans un de ses séminaires non encore publié, parle de cette tentation des messieurs d'appréhender les femmes sur le mode identificatoire, c'est-à-dire vouloir les phalliciser, afin sans doute que "les matamores mâles ne soient pas trop effrayés de l'étrange qui autrement se proposerait à eux". A défaut de conceptualiser le féminin, il y a deux points fondamentaux dans la clinique avec les femmes que nous pouvons reprendre après Freud :

- la relation mère-fille et
- la question de l'insatisfaction.

Ce qui se passe entre mère et fille, Freud en a reconnu toute l'importance dans ses derniers textes. Au fond, de quoi s'agit-il ? Il y a quelque chose entre elles qui ne peut les séparer. Qu'en est-il de l'objet perdu pour une femme ?

La fille attend de sa mère une transmission qui ne vient pas. La mère ne peut pas transmettre le féminin, au sens d'un phallus féminin. Notre clinique nous indique cette attente des filles de ce qui pourrait les signifier dans leur statut et pourrait ainsi leur permettre de se tenir à l'égal des hommes sur la scène du monde. Il y a bien du côté de la mère quelque chose de l'ordre du don, don du phallus mais c'est au sens de donner ce qu'elle n'a pas, mais ça ne légitime pas une femme, seule la maternité à cette vertu. On pourrait dire « qu'autrefois » entre mère et fille il y avait une altérité, cette altérité les séparait et mettait la mère dans le souci d'enseigner à sa fille. De nos jours cette altérité n'a plus toute son importance et du coup il y a comme une attente redoublée de la fille vis-à-vis de la mère. Charles Melman a cette formule « il n'y a pas d'agent qui serait capable de les détacher ».

Attente de la fille vis-à-vis de sa mère, attente sans intermédiaire qui les fait osciller de la connivence au ravage.

Et puis il y a l'insatisfaction, ce désir de désir insatisfait, que Freud a mis en exergue avec « le rêve de la Belle Bouchère » et qui depuis ne cesse d'être repris. Insatisfaction à entendre comme une manière d'aborder quelque chose qui résiste à la prise par le signifiant. Jean-Paul Hiltenbrand a cette formule « cela indique du refoulé ».

Lacan fait remarquer qu'il n'est pas question d'imaginer le traitement de l'hystérie par la réponse à la demande, la tentative de trouver une solution, cela renforce la négation ou l'appel au père.

Dans les « Etudes sur l'hystérie » on voit Freud qui s'évertue à résoudre chaque symptôme présenté par les hystériques, mais tout de suite, un autre arrive. Chaque symptôme porte en lui la marque du sujet de l'inconscient. Il y a une reconnaissance qui doit être respectée, sinon un autre symptôme apparaîtra. Melman ajoute que l'hystérique veut une insatisfaction fondatrice. La position féminine, sa position à elle, la pousse à chercher du Un à partir de cette insatisfaction.

Une patiente, par exemple, a tricoté quelque chose avec son nom. Elle a un époux avec un nom étranger, elle a pris un bout du nom de son époux. Récemment son administration dans le cadre de la réorganisation informatique lui a demandé de choisir entre le nom de son mari (non trafiqué) ou celui de son père. Le nom de son père elle n'en voulait pas (en patois cela veut dire cochon). Finalement elle a pris le nom de son mari pour l'administration mais garde ce qui fait identité pour elle, un petit bout du nom de son mari qui passe bien en français.

Dans la question féminine, il y a cette nécessité presque logique à chercher du Un qui vienne soutenir son être. Vous savez que le trait unaire ne fait quand même pas légitimité. Le trait est avant toute formation d'un sujet qui pense et cela permet à un sujet de se compter. Le Un est ce qui donne une image du signifiant phallique, une image ! Cette au moins une, dit Lacan n'oblige en rien à être passé par la castration, c'est-à-dire le refoulement. Mais du coup cela ne donne pas plus ni de stabilité ni de domicile. On le retrouve tout à fait dans le travail des femmes qui prennent des postes à responsabilité, qui, dans le même temps qu'elles accomplissent leur tâche, peuvent dire qu'elles ne se sentent pas légitimées dans leur travail, elles peuvent parler d'usurpation. Ce n'est pas du tout l'éprouvé lorsqu'elles deviennent mères. Là elles sont inscrites dans un processus de filiation, inscrites dans l'incidence phallique d'une histoire familiale. Les femmes acceptent de participer à ce que demandent les discours d'une époque, participation phallique sans que le phallique puisse opérer sur elle dans le champ de ce qui serait une castration. D'une certaine manière, le phallique elle l'emprunte. Elle peut d'ailleurs se servir de ce lien de cette inscription sans avoir le sentiment forcément qu'elle a tout quitté d'elle-même. Une patiente me dit « quand je vais travailler, je prends un costume ».

Et quand une femme se laisse prendre dans les rets d'un système symbolique qui la broie toute, le monde du travail par exemple, elle peut se replier vers ce que j'appelle un « trou », vers ce lien qu'elle exprime du moins dans un premier temps dans la douleur, la souffrance ou la protestation. Une patiente, sa psychothérapeute l'avait aidée à passer sa thèse et lui avait dit « maintenant que vous avez passé votre thèse, ce n'est plus la peine de venir ». Trois jours avant cette soutenance, elle se cassait une jambe. Jean-Paul Hiltenbrand parle à propos de ce point nœud de la question féminine « interdit de l'appropriation phallique ». Mais on peut dire aussi qu'elle est de structure aussi dans une dimension Autre, dimension Autre  $S(A)$ , qu'elle

peut investir de différentes manières. Elle n'investit pas totalement l'objet, elle ne veut pas être réduite à cela, il y a d'ailleurs de par cette relation à  $S(A)$  une part de transcendance qui la concerne et qui la divise au regard de cette possession du bâton.

Alors qu'est-ce qui pourrait faire domicile pour une femme ? Si le trait (dans notre modernité par exemple les responsabilités prises par les femmes dans le monde du travail) donne une image du signifiant phallique, il ne fait pas domicile pour une femme au regard de son rapport à la castration.

Charles Melman parle de « emprunter et s'appuyer sur la physiologie de la castration ». Où est-ce qu'elle peut trouver cela ? Par exemple dans sa relation avec un partenaire. Il ne suffit pas d'être mariée ou d'avoir un compagnon mais il y a à prendre en compte et s'appuyer sur son refoulement (c'est ici que l'on rejoint en même temps le refoulement produit par une histoire, une culture) à lui, pas un petit autre en général, mais un homme, c'est-à-dire le refoulement de son homme, condition d'accès pour elle à la réalisation de son propre désir à elle, de maintien de son désir.

L'écriture est aussi un moyen d'épouser la physiologie de la castration (celle du signifiant, d'une manière générale tout ce qui a à voir avec ce travail sur les langues) la peinture, la lecture, le travail des textes, manière d'entrer dans le fonctionnement de l'Autre. A l'écoute des femmes, on peut penser qu'elles y trouvent un domicile même s'il peut paraître aléatoire, aliénant, mais cela permet d'aborder autrement toutes les responsabilités que l'on a indiquées autour de cette notion de trait. Mais c'est une opération qui se travaille autour de la question du désir de la mère. Que me veut-elle ? Toute la dimension de  $S(A)$  est prise là-dedans.

Ce qui me paraissait important de vous dire, c'est qu'une cure peut donner l'illusion à une femme qu'elle pourrait accéder au féminin par la trouvaille d'un trait qui la légitimerait à l'égal des hommes.

Mais le féminin est incertain. Des voies sont ouvertes pour elle par le biais de cette jouissance du manque  $S(A)$  et cet appui sur la physiologie de la castration.

